



Miles Davis

Les métamorphoses
d'un sphinx

CI - CONTRE : WILLIAM COUPON / CORBIS ENHAUT - DR. ILLUSTRATION - ANGELINE MELIN

EXPOSITION La Cité de la **musique** ressuscite le trompettiste à travers une exposition où le son et l'image sont le fil conducteur d'un parcours aussi éclatant qu'imprévisible.

Dix-huit ans après sa mort, cinquante ans après la sortie d'un album majeur de l'histoire du jazz, *Kind of Blue*, et soixante ans après son premier concert parisien, la Cité de la musique rend hommage à Miles Davis, figure incontournable de la musique du XX^e siècle.

Il paraissait périlleux de reconstituer le parcours sinueux et imprévisible d'un musicien, qui, tout au long de sa carrière, a bousculé les codes, cassé l'orthodoxie, inventé des formes nouvelles. De même, il semblait difficile d'expliquer par quel prodige cet enfant de la bour-

geoisie noire de Saint Louis (Illinois) devint le plus grand, le plus charismatique, le plus énigmatique aussi.

Doté d'un flair incomparable, il mit en orbite de jeunes instrumentistes auprès desquels il fut à la fois mentor et tyran : Keith Jarrett, John Coltrane, Wayne Shorter, John McLaughlin, Marcus Miller, Tony Williams, Billy Cobham...

Un maître de l'improvisation

À travers un parcours à la fois visuel et sonore, on découvre les méandres d'un créateur qui régna sur un genre dont il repoussa les limites, jusqu'à l'impasse. Découpee chronologiquement, l'expo-

sition illustre à la fois l'éclat et le mystère d'un artiste dont le style audacieux, fulgurant, hargneux l'imposa comme un maître de l'improvisation. Adeptes toute sa vie des ruptures et des effets de surprise, il mit au point sa propre sonorité, suave à ses débuts, sauvage à la fin. Arrogant et charmeur, il revendiqua sa négritude tout en la refoulant, et prit une forme de revanche sur le monde des « Blancs » qui n'ont jamais cessé de le vénérer.

Parallèlement, la Cité de la musique et la Salle Pleyel proposeront fin octobre un cycle de concerts autour des plus grandes œuvres de Davis. **Page 38**



**Miles Davis,
un musicien
intuitif et
opportuniste,
en avance
sur l'air
du temps.**

SERGE COHEN / COSMOS - ANDRÉ ET ODILE MARTINEZ DE LA GRANGE, DON HUNSTEIN, KEYS STONE - FRANCE ET ANTHONY BARBOZA

EXPOSITION
La Cité de la musique
consacre, à partir de
vendredi, une ambitieuse
installation au génie
du jazz. Sans pour autant
dissiper l'aura
mystérieuse de l'auteur
de « Kind of Blue ».

MILIVIER NUC

Miles Davis, dont on connaît la férocité depuis sa savoureuse autobiographie, redoutait une chose par-dessus tout : se retourner sur son passé. Il n'a consenti à le faire qu'à la fin de sa vie, pour deux concerts, qui eurent lieu quelques semaines avant sa mort. Sans doute avait-il raison de se tenir à l'écart de la nostalgie... L'un de ces deux événements, qui s'est tenu le 10 juillet 1991 à la Villette, est

Miles Davis

variations sur une énigme

diffusé à la fin du parcours intitulé « We Want Miles ! », installé en face de la Grande Halle, dans la Cité de la musique.

Résumer soixante-cinq années d'une vie aussi riche et complexe que celle du trompettiste constituait une gageure dont les concepteurs de l'exposition se tirent admirablement. Adoptant un découpage chronologique, la navigation est d'une grande fluidité : on est accueilli par la voix du maître. Ces cordes vocales passées à la paille de fer sont aussi caractéristiques que le son de sa trompette bouchée.

Quand d'autres projets du même calibre s'attachaient aux objets et à l'anecdote, la scénographie place la musique au centre du dispositif, à travers des « sourdines », manières de cabines dans lesquelles sont diffusés les morceaux emblématiques des ruptures stylistiques d'un musicien jamais fixé dans une formule, fût-elle celle du succès. De grands panneaux photographiques rythment le parcours, comme des têtes de chapitre : photo de sa ville natale (Saint Louis), image du studio new-yorkais dans lequel furent gravés *Kind of Blue* et les albums avec Gil Evans - une ancienne chapelle.

Le premier niveau se termine avec l'évocation du second quintet des années 1960 et la photo d'une Ferrari incarnant l'éclatante réussite du gamin noir qui confia un jour que

son vœu le plus cher aurait été d'être blanc. À l'étage inférieur, on est accueilli par la diffusion du concert de l'île de Wight et les expérimentations électriques d'un homme assoiffé de reconnaissance, qui comptait séduire le public blanc, appuyé par sa maison de disques. Psychédéisme des pochettes, électricité furieuse des instruments : l'accrochage plus heurté des salles répond aux secousses d'une époque dans laquelle Davis finira par s'égarer. Un cul-de-sac qui se traduira par un silence de plusieurs années, illustrées ici par un long tunnel sombre dans lequel est offert *He Loved Him Madly*, cri d'amour désespéré de trente minutes donné en hommage à Duke Ellington, disparu en 1974.

Un parallèle avec Gainsbourg

La dernière partie de l'exposition s'attache à montrer comment Davis a su exploiter son image jusqu'à la nausée, de son retour à sa mort. Films de publicité, tenues de gangster dérisoires, mitraille de pacotille. Le parallèle avec le Gainsbourg usé de la période Gainsbarre, qui couvre les mêmes années (1981-1991), est troublant. Jusqu'à



Le trompettiste, chez lui, à New York, en 1969.

À droite, une œuvre de Miles Davis. *I Can U Can't*, peinte en 1990.



Ci-dessus, avec Jeanne Moreau, en 1957. Il est le compositeur de la musique d'*Ascenseur pour l'échafaud*, dont l'actrice est l'héroïne.

À droite, photo tirée de la série réalisée pour la pochette de l'album *You're Under Arrest*, 1985.



la musique, pathétique tentative de se raccrocher au wagon de la mode, qui favorise alors boîtes à rythme martiales et synthétiseurs criards. Les vitrines exhibant les tenues de la fin de sa carrière, dignes de celles d'un riche souteneur, replongent au cœur d'une décennie dans laquelle Davis s'expose littéralement. Les quelques toiles présentées trahissent l'influence envahissante de Jean-Michel Basquiat. Deux des tableaux de ce dernier illustrent la phase durant laquelle Davis avait rejoint Charlie Parker et Dizzy Gillespie dans les clubs de la 52^e Rue, à Manhattan.

Commissaire de l'exposition, Vincent Bessières a prêté son œil d'expert et sa passion sans tomber dans l'hagiographie. « Même après avoir travaillé de longs mois sur ce projet, je ne cerne toujours pas la personnalité réelle de Miles Davis », avoue-t-il humblement.

Alors autant diffuser la musique, ce que ce parcours propose en invitant les visiteurs à brancher un casque d'écoute pour entendre les chefs-d'œuvre inaltérables de la période 1949-1972, dont l'influence sur la musique est inestimable. ■

■ Du 16 octobre au 17 janvier.
Tél. : 01 44 84 45 00. www.citedelamusique.fr.
Catalogue Cité de la Musique / Textuel.
224 p. 38 €.



REPÈRES 26 mai 1926 : naissance de Miles Dewey Davis III, à Alton (Illinois). 1942 : premier contrat avec les Blue Devils. 1944 : Juilliard School de New York, accompagne Billie Holiday. 1949 : Intègre le quintet de Charlie Parker, premier concert à Pleyel. 1960 : concert à l'Olympia avec John Coltrane. 1969 : Festival de Newport et sortie de l'album *In a Silent Way*. 1981 : retour sur scène, concert au Châtelet en mai de l'année suivante. 28 septembre 1991 : meurt à l'âge de 65 ans, à Santa Monica (Californie).

L'éclat et le mystère d'un magicien

JEAN-LUC WACHTHAUSEN

« POURQUOI jouer tant de notes, alors qu'il suffit de jouer les plus belles », disait Miles Davis qui en fera son credo tout au long d'une carrière qu'il choisit imprévisible, chaotique, éclatante et sulfureuse. À son image. Dandy et voyou. Désinvolte, provocateur et égomanaïque. Charmeur et tête de cochon. Silhouette fragile et claudicante, visage émacié comme un masque africain, voix éraillée et regard noir revolver.

- « Miles, pourquoi rejouez-vous ? - Pour l'argent, mon gars ! ». Arrogant mais génial dès qu'il embouchait sa trompette pour souffler la note fantôme, installer un climat éthéré ou furieux, boxer les codes, bousculer ses partenaires, briser le silence, s'offrir de longues échappées, sombres et bleutées comme le crépuscule. Ou bien légères et fragiles comme « un homme qui marche sur des coquilles d'œuf ».

Quel secret, quel don, quelle chimie sonore ont-ils fait de Miles Davis le plus grand d'entre tous, le plus charismatique, le plus énigmatique aussi ? Il n'avait ni l'éclat d'un Clark Terry, ni la faconde d'un Dizzy Gillespie et dès ses dix-huit ans, il avait côtoyé plus grands que lui : Parker, Rollins, Monk, Coltrane, avec lesquels il se mesura et trouva sa voie, non sans dégâts. Là où un Chet Baker sombra, Miles le miraculé réussit à sortir de la drogue et à effectuer un superbe retour sur la scène internationale, comme un dernier round qui dura dix ans, de 1981 à 1991, année de sa mort. À la fois Minautore comme Picasso, qu'il admirait, et Sphinx noir, sans cesse ressuscité. « J'ai des cicatrices sur tout le corps, avouait-il dans son autobiographie (...), elles disent que je m'en suis tiré, que j'ai triomphé du malheur. »

Pourquoi a-t-il régné si longtemps, impérial et arrogant sur une musique dont il ouvrit l'horizon et poussa les limites jus-

qu'à se cogner la tête contre les murs lorsqu'il aborda sa période la plus radicale, celle d'*In a Silent Way* (1969) ? Tant d'éclat et tant de mystère ; ceux d'un magicien ou, plutôt, d'un sorcier dont tout l'art fut une perpétuelle remise en question, une inlassable quête de la beauté, un besoin vital de renaitre à chaque instant pour ne pas mourir.

Un flair imparable

Le style, c'est l'homme. Celui de Miles Davis sera audacieux, fulgurant, électrique, hargneux, parfois hermétique, jamais tiède. Il joue parfois dos au public qui adore ça. Jamais là où on l'attend. Intuitif et opportuniste, en avance sur l'air du temps. Comme en 1949, lorsqu'il signe avec l'arrangeur et chef d'orchestre Gil Evans, son manifeste de la modernité, *Birth of the Cool*, et donne son premier concert parisien, Salle Pleyel. Un triomphe. Il revient dans la capitale, brûle ses nuits dans les caves de Saint-Germain et, accidentellement, compose en une nuit la musique hypnotique du film de Louis Malle, *Ascenseur pour l'échafaud*. Dix ans plus tard, après avoir bifurqué par le hard bop et fondé un quintet avec John Coltrane, il signe un autre chef-d'œuvre, *Kind of Blue*, enregistré avec des pianistes exceptionnels, Bill Evans et Wynton Kelly.

Doté d'un flair imparable pour dénicher les jeunes talents dont il sera à la fois le mentor et le tyran, Miles Davis se ressource à leur contact et les révélera à eux-mêmes : « Ne joue pas ce que tu connais, joue ce que tu ignores », leur ordonne-t-il. La liste est longue : les pianistes Chick Corea, Herbie Hancock, Keith Jarrett, les guitaristes John McLaughlin, John Scofield, les bassistes Darryl Jones et Marcus Miller, les saxophonistes John Coltrane, Wayne Shorter, Kenny Garrett ou encore les batteurs Jack DeJohnette, Billy Cobham ou Tony Williams, engagé à 17 ans. Jouer avec Miles leur donnera une aura indéniable mais jamais une image de star comme lui. Ils seront présents à ses côtés à chaque révolution, à chaque intuition. Aujourd'hui encore, ils évoluent sur les sillons creusés par leur maître, ceux de la fusion des genres.

Jusqu'à la fin de sa vie, « toujours en pleine créativité », Miles Davis n'aura de cesse d'explorer cette troisième voie, une musique en mouvement perpétuel, entre rythmes binaires et syncopes, entre improvisations de groupe et recherche stylistique. L'album majeur de son retour en 1981 s'intitulait *The Man with the Horn* (1981), concentré de jazz incisif, fulgurant, flirtant avec les rythmes du funk et du r'n'b. Il ne saurait mieux définir l'image indélébile qu'il nous reste aujourd'hui de Miles : un homme et sa trompette, comme Armstrong. ■